

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.
Un an..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, Rue Confort, Lyon

V. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0,50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : Restitutions anonymes Pierre Bataille
Echos artistiques..... L. M.
Enigme..... Andréa Lex
Lettre parisienne..... Arsène Alexandre
Rêve réalisé (poésie)..... Lord Lytton
L'Hydropique et le Gabelou..... Eugène Fourrier
Concours poétiques gratuits..... X.
Libre-Chronique..... Franc-Sillon
Courses de Charbonnières..... X.
John Bull en France (suite)..... John Smith
Bibliographie.
Le Cinématographe.
Concert de l'Horloge. — Concert des Ambassadeurs. — Charbonnières-les-Bains.
Revue financière.

CAUSERIE

RESTITUTIONS ANONYMES

Le *Journal Officiel* a publié — il y a trois jours — la note suivante :

Restitution anonyme au Trésor : 0.10 centimes versés à la caisse du Trésorier-général d'Indre-et-Loire.

Heureuse Touraine ! Heureux département que celui où de semblables choses se passent !

Fouettez votre imagination et représentez-vous — si vous le pouvez — un parti-culier en proie à des remords cuisants parce qu'il a fait tort de deux sous au Trésor.

Si encore, le préjudice était pour un autre particulier, on comprendrait la restitution si minime fut elle, mais devoir deux sous au Trésor public et les rembourser solennellement afin d'apaiser le courroux de sa conscience, cela est beau, cela est superbe, je défie l'Antiquité de nous offrir rien de pareil.

Le « Rendez à César ce qui est à César » de l'évangile selon St-Mathieu est absolument distancé.

Cet homme-là — à coup sûr — n'est pas de son temps, c'est un juste égaré dans notre siècle de prévarication et de mauvaise foi. Je voudrais pouvoir le nommer, jeter son nom à la foule anxieuse et ravie. Hélas ! cela m'est impossible.

Modeste comme la violette, ce *rara avis* des contribuables se cache obstinément sous le voile de l'anonymat.

Il ne dit pas à quelle date précise — obéissant à une suggestion évidemment mauvaise — il a fait tort de dix centimes à son pays, à ses concitoyens, mais j'imagine que depuis ce jour-là un cauchemar horrible traversait ses nuits, son acte d'indélicatesse devait le torturer — sans trêve ni relâche — à l'exemple de ce sybarite que le pli d'une feuille de rose empêchait de dormir.

Le voilà désormais tranquille avec sa conscience, il peut mourir en paix. Que serait-il arrivé — mon Dieu ! — si ce juste entre les justes était parti pour un monde meilleur, emportant avec lui, dans la tombe, le secret de la restitution officielle ?

Après avoir fait à l'admiration la part la plus large, je constate que, tous les trois ou quatre mois, un entrefilet semblable reparait dans le *Journal Officiel* et cette périodicité me rend quelque peu méfiant.

La restitution ne dépasse jamais le chiffre infime de dix centimes ; une seule fois, en 1889 — j'ai marqué l'année d'une croix rouge — elle s'est exceptionnellement élevée à quinze centimes.

Cette augmentation — sans précédents — a pu faire croire au Ministre des Finances, que la probité de l'anonyme s'était volontairement augmentée de trente trois pour cent en raison des dépenses que l'Exposition avait imposée à l'Etat.

Ma méfiance va jusqu'à supposer que

l'anonyme en question est tout simplement un être impersonnel imaginé, créé — de toutes pièces — par l'Administration pour servir de modèle aux autres contribuables.

Cette bonne administration se dit probablement :

— « Il y a, parmi les contribuables, des gaillards pour qui l'or cesse d'être une chimère quand ils sont obligés de le verser dans la caisse du percepteur ; d'aucuns pourraient être tentés — par des moyens répréhensibles et dilatoires — de faire tort au Trésor ; il est prudent de faire naître en leur conscience des scrupules avec lesquels ils se croiront obligés de compter. »

A défaut de l'or — un corps très dur, comme l'on sait — qui ne se laisse guère entamer par ce captieux raisonnement, on voit — de loin en loin — une monnaie de billon attendrie et repentante, réintégrer sournoisement le guichet d'une Trésorerie quelconque.

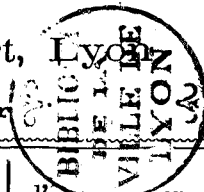
S'il m'était démontré que l'Administration est incapable de recourir à de pareils expédients, je répondrais qu'il peut fort bien se trouver quelque part — même aux environs de Tours — un farceur disposé à en jouer un et qui, après s'être dit :

— Tiens, si je faisais une bonne farce, si je me faisais imprimer à l'*Officiel* ! — s'avise de glisser deux timbres d'un sou dans une enveloppe adressée à son trésorier-général avec cette mention expresse : *Restitution*.

Pourquoi ne pas compter aussi avec l'amour-propre du Trésorier-général, lui-même, désireux de présenter à son chef hiérarchique, une comptabilité minutieusement détaillée.

Ce haut fonctionnaire n'a qu'à sortir deux sous de sa poche et à se les faire adresser, pour qu'aussitôt notre admirable machine financière soit mise en mouvement.

Il fait passer cette somme importante aux écritures ; il avise le Ministère des finances du remboursement qui vient d'être



effectué ; envoie la somme ; le Ministre charge ses bureaux de rédiger l'avis pour le *Journal officiel*, et le Ministre de l'intérieur, directeur de ce journal, ordonne l'insertion.

Auriez-vous jamais cru que, pour deux sous, on pût avoir tant de choses ?

Faut-il qu'il y ait de l'ordre en France et que le contrôle y soit bien assuré, pour que tant de personnages importants s'occupent d'une pièce de deux sous ?

Des esprits chagrins ne se gêneraient pas pour ajouter que le contrôle de ces deux sous a exigé en dépense, en personnel, en matériel et temps perdu, plusieurs billets de mille francs : ces gens-là ne savent pas ce que c'est qu'une bonne administration.

La nôtre est si bonne, que chacun voudrait en faire partie : tous les Français sont fonctionnaires ou aspirent à le devenir.

On a beau créer des sinécures, il est impossible d'arriver à contenter tout le monde. Il faudrait — pour cela — un miracle à l'instar de la multiplication des pains : la multiplication indéfinie des ronds-de-cuir !

En regard des restitutions — même anonymes — il serait bon de signaler la difficulté qu'éprouve tout contribuable à se faire rembourser une somme indûment perçue.

Cette difficulté n'est pas chose nouvelle, elle a existé sous tous les gouvernements.

La machine — dont je parlais tout-à-l'heure — si prompte à se mettre en mouvement quand il s'agit de recevoir, regimbe et ne fonctionne plus dès qu'il s'agit de rendre.

C'est alors que le formalisme éclate dans toute sa beauté : les chefs de bureau se montrent moins affables, les sous-ordres plus arrogants et le malheureux contribuable peut compter perdre un temps précieux à faire queue devant les guichets derrière lesquels il s'étonne de voir autant d'employés « occupés à ne rien faire. »

Mais ce dont il lui est permis de s'étonner — avec plus de raison encore — c'est du peu d'empressement et d'urbanité que mettent à le servir des bonshommes désignés cependant pour un *Service public*.

A de rares exceptions près, ces bonshommes-là n'ont pas l'air de se douter un seul instant que c'est le public qui les paie et qu'il a droit — en retour — à quelques égards.

Il serait utile de le leur rappeler de temps en temps !

Pierre BATAILLE.

ECHOS ARTISTIQUES

Le nombre des candidats à la direction du Grand-Théâtre de Marseille — en dépit des conditions particulièrement rigoureuses du cahier des charges — s'accroît journalièrement.

Aux noms de MM. Campocasso, d'Albert et Miranne que nous avons déjà cités, il faut joindre ceux de MM. Delestrac, directeur du Casino de la Bourboule ; Moser ; Tapiou, basse noble, ancien directeur du Capitole de Toulouse ; Lan, directeur du Vélodrome, etc., etc.

Nouveautés théâtrales en perspective : M. Jules Lemaître écrit pour M^{me} Sarah Bernhardt une pièce historique dont l'action se déroule à Byzance.

M. Alfred Bruneau a terminé les deux premiers actes du drame lyrique l'*Ourgan*, dont M. Emile Zola a écrit le livret.

La saison lyrique doit commencer le 1^{er} juillet, au théâtre des Variétés, à Paris avec *Sœur Marthe*, drame lyrique en quatre tableaux, de M. Le Rey. — Après viendra la *Martyre*, de Samara, —

Enfin, Mme Passama chantera Rosine, du *Barbier de Séville*, avec la nouvelle version ; les récitatifs primitivement écrits par Rossini seront rétablis.

En août, le même théâtre donnera *Lovelace*, de MM. Jules Barbier et Choudens, musique de M. Hirschmann.

Voici quelques notes biographiques sur M. Samuel Rousseau, l'auteur de la *Cloche du Rhin*, jouée récemment à l'Opéra.

Elève de César Frank, M. Rousseau a écrit un *Libera*, une *Messe de Pâques*, et une *Messe de Sainte-Cécile*, que toutes les paroisses de Paris exécutent dans les grandes solennités de l'Eglise.

M. Samuel Rousseau est le fils d'un célèbre facteur d'harmoniums. Né à Neuvemaison, dans l'Aisne, le 11 juin 1853, il est entré en 1871 au conservatoire où il a remporté le premier prix d'orgue en 1877 et le grand prix de Rome en 1878. Il a obtenu aussi le prix Cressent et le prix de la ville de Paris en 1881. Depuis son retour de la villa Médicis, il dirige la maîtrise de la basilique de Sainte-Clotilde, et il est depuis six ans le chef des chœurs de la Société des Concerts du Conservatoire, et depuis plusieurs années, critique musical à l'*Eclair*.

Au théâtre, il a donné un opéra comique sur paroles de M. de Chantepie, *Dianorah* en 1879, drame lyrique, *Mérowig* en 1892, paroles de M. Montorgueil.

Les prix des autographes musicaux. Un amateur viennois vient d'acquérir, au prix de 12,000 fr., les manuscrits de deux airs de concert de Mozart, non encore publiés.

Le théâtre populaire d'Oberammergau (Bavière), où les paysans jouent tous les dix ans le drame de la Passion de Jésus-Christ, est célèbre ; des théâtres populaires analogues existent aussi depuis quelque

temps en Bohême et dans le Tyrol. Il ne manquait qu'un opéra populaire du même genre, et on annonce qu'une petite plage de la mer Baltique, celle de Goehren, dans l'île de Rugen, se dispose à combler cette lacune. On a construit un petit théâtre sur la plage même et on va y jouer un opéra national intitulé *La Rose de Thiesow*, paroles de M. Paul Wendt, musique de M. Franz Goetze. L'action de la pièce se passe en 1813, époque de l'occupation de Rugen par les troupes françaises.

La population de Goehren, avec ses vieux costumes pittoresques, formera les chœurs. Mais il paraît qu'on a dû engager des artistes professionnels pour les rôles principaux. Chanter un rôle d'opéra exige en effet, plus de connaissances spéciales qu'il n'en faut pour jouer un rôle de drame.

La tentative de cet opéra populaire n'est pas moins fort curieuse et mérite d'être signalée.

La *Scala* de Milan, fermée depuis un an, fera sa réouverture au mois d'octobre prochain.

Pendant trois ans la Ville allouera une subvention annuelle de 150.000 livres ; les propriétaires des loges et des abonnés contribueront pour la somme de 100.000 fr.

Dans ces conditions l'existence du premier théâtre italien paraît assurée.

Mme Ristori, la grande tragédienne italienne, aujourd'hui marquise Capranica del Grillo, qui depuis longtemps avait fait ses adieux à la scène, a été acclamée, cette semaine, au théâtre Carignano de Turin, dans une représentation extraordinaire.

C'est à Turin qu'elle avait débuté dans la carrière dramatique et que, pendant plusieurs années, elle fut l'idole du public. Les Turinois, qui avaient conservé un souvenir plein d'admiration pour la grande artiste, ont été heureux de la revoir encore une fois sur une de leurs scènes.

M. Henri Barret vient d'être nommé directeur du Grand-Théâtre d'Avignon.

La subvention est maintenue à 40.000 francs pour 6 mois. Le grand-opéra, l'opérette, la comédie, le drame, le vaudeville sont obligatoires ; l'opéra-comique est facultatif. Tous les spectateurs prendront part, à l'avenir, pour les troisièmes débuts, aux votes d'admission des artistes.

Entr'autres modifications apportées au cahier des charges, il est stipulé que les dames ne seront plus admises aux places du rez-de-chaussée, en chapeau. Excellente mesure qui sera assurément bien accueillie.

La *Lice chansonniers* de Paris (Société littéraire fondée en 1841) vient de publier le palmarès du concours de Chansons de mai 1898. — Trois Prix ont été accordés :

1^{er} Prix. Médaille de Vermeil. — *La Flèche et la Strophe*, M. Célestin Trioullier, à Yssingaux ; 2^e Prix. Médaille d'Argent. — *Le Train de l'Amour*, M. E. Henry, à Paris ; 3^e Prix. Médaille de Bronze. — *Le Chant du Bowvier*, M. Ernest Breuner, à Perray (Vaucluse). Suivent douze mentions.

Nous adressons toutes nos félicitations à notre collaborateur et ami, Jean Bach-Sisley, qui a obtenu la quatrième mention pour son envoi : *Le Passeur*.

Le jury se composait de MM. Ernest Chebroux, Etienne Ducret, Emile Cahen, Alph. Cros, Lucien Rivaux, Charles Savoye.

L. M.

ENIGME

Pour....

*Dans mon amour pour vous, je crois
Qu'il entre comme un peu de haine ;
Voyez-vous, je distingue à peine
Mes extases de mes effrois....*

*J'aime à la fois et je redoute
Vos baisers de glace et de feu.
— Si ce n'était pour vous qu'un jeu,
La volupté qui me prend toute?...*

*Car votre sourire dément
Les chauds frissons de votre bouche.
Mon pauvre cœur s'en effarouche
Et vous redoute en vous aimant.*

*Si vous saviez combien est triste
Cette étrange sensation
Mi-souffrance, mi-passion,
Que l'on éloigne et qui persiste !*

*Ah ! Si vos yeux, si votre front
Réflétaient un instant ce trouble
Dont l'amour s'enivre et se double,
Mais qu'hélas ! jamais ils n'auront !...*

*— C'est très vrai : je distingue à peine
Mes extases de mes effrois,
Et tout en vous aimant je crois
Que mon amour touche à la haine.*

Andréa LEX.

LETTRE PARISIENNE

Le 24 juin a été une date et une très grande date quoique les journaux ne l'aient pas dit. C'était en effet, la date du Centenaire du Conservatoire des Arts et métiers. Cela peut être, ne vous dit rien à première vue. C'est pour vous une date comme une autre, moindre qu'une autre même, car nous sommes habitués à considérer seulement comme vraiment importants anniversaires ceux des grandes révolutions ou des grandes tueries. Eh bien pourtant les révolutions sont toujours à recommencer, et quant aux tueries, ce sont simplement des jalons dans l'histoire de la barbarie humaine. Tandis que les grandes dates pacifiques comme ce centenaire du Conservatoire sont l'honneur de l'humanité tout entière et la gloire d'un pays qui les inscrit à son actif. Savez-vous que le Conservatoire des Arts et métiers a contribué pour une large part à notre prestige au dehors, du moins lors de sa fondation ? Il était le premier et pendant longtemps il demeura le modèle des établisse-

ments de ce genre. Tout le monde venait admirer ces collections de modèles de toutes sortes, ces ateliers, ces outils, ces usines en miniature, tout ce résumé des sciences et des arts mécaniques démontrés et enseignés par tous les modèles imaginables d'engins, de machines. C'était le vrai temple de l'industrie, le Panthéon des inventeurs.

L'invention ! Cette étonnante, cette admirable faculté de la nature humaine ! Songez que les animaux sont certainement de merveilleux constructeurs, des ingénieurs de premier ordre, ils bâtissent des maisons, disposent des nids, creusent des galeries, des magasins dont l'ingéniosité, la régularité, la hardiesse déconcertent l'esprit. Le castor, la fourmi, l'hirondelle, l'araignée semblent avoir passé par l'école Polytechnique ou celle des Ponts et Chaussées. Mais ils n'inventent pas. Et voilà toute la différence.

L'homme lui, invente. A une découverte de son prédécesseur il ajoute son effort et sa trouvaille. Il mène à leur point de perfection définitive des appareils, des outils qui étaient déjà des chefs-d'œuvre de conception et d'exécution. La première machine électrique, la première locomotive étaient certes des choses admirables. Mais songez au chemin parcouru depuis. Voyez les accumulateurs d'aujourd'hui, au téléphone, aux grands transatlantiques, aux locomotives qui mènent les trains éclairs. Puis modestes, comme tout savant doit l'être, dites-vous que cela n'est peut-être rien encore auprès de ce que verront dans cet ordre d'idée les siècles à venir.

Mais est-ce à dire que l'on doit oublier les inventeurs d'autrefois ? Au contraire. Ils ont leur place dans ce temple. Il faut conserver pieusement le témoignage de leurs premiers tâtonnements et l'exposer à côté des perfectionnements les plus compliqués ou les plus grandioses. De là cette idée du Conservatoire des Arts et métiers que je n'hésite pas à déclarer une des plus belles idées de tous les temps.

Or nous n'avons pas certes l'air de nous douter de cela et je ne sais même pas si dans le public on en a l'idée. J'en juge par les efforts acharnés de M. le colonel Laussedat, directeur actuel du Conservatoire, pour obtenir les crédits nécessaires pour que l'établissement confié à sa haute compétence et à son zèle si ardent ne vienne pas à déchoir complètement de son ancienne splendeur.

Notez que les pays étrangers surtout ceux de langue anglaise se sont imposés les plus grands sacrifices pour fonder et entretenir des établissements similaires. Aux Etats-Unis il y a des imitations de notre Conservatoire qui dépassent tellement le modèle que nous devrions rougir de les voir si nous ne restions pas placidement figés dans notre pays et dans notre optimisme. Il y a des laboratoires de mécanique expérimentale qui sont aussi complets que grandioses et où tout un peuple immense s'instruit des moyens de battre en brèche ce vieux conti-

nant qui sait donner des exemples aux autres mais qui ne sait pas les suivre lui-même. En Angleterre pareillement. Et chez nous, le colonel Laussedat a toutes les peines du monde pour décrocher les quelques milliers de francs à ce que son Conservatoire ne soit pas, je ne dis pas en avance, mais pas trop en retard sur ceux à qui il a servi de point de départ et de modèle.

Est-ce à dire que le Conservatoire actuel ne soit pas digne d'admiration ? Oh que si. Les Français devraient même à cette occasion y faire un véritable pèlerinage pour honorer les noms des Vaucanson, des Papin, des Jacquart, des Giffard, et combien d'autres grands inventeurs. Ils verraient là le prodige de l'industrie humaine, ce qui nous console de tant de laideurs de la politique et de la vie !

M. le colonel Laussedat réserve un accueil si obligeant, si courtois, si bon à ceux qui s'intéressent à son musée, aux leçons qu'y donnent de grands savants, à tous les efforts que fait cette ruche d'élite pour maintenir son rang malgré la pauvreté, malgré la mesquinerie du Parlement qui ne comprend pas la vraie gloire française, malgré l'indifférence des ministres qui pensent plus au portefeuille qu'aux idées.

Vraiment il serait beau qu'à l'occasion de ce centenaire les millionnaires de France formassent une Société des amis du Conservatoire bien plus utile que cette Société des amis du Louvre dont le besoin ne se faisait pas sentir, et qui s'entend si bien à la réclame.

Arsène ALEXANDRE.

RÊVE RÉALISÉ

*Un poète aimait une étoile,
Et lui murmurait chaque nuit :*

*« O ma belle, pourquoi dans cet azur sans voile
As-tu placé si loin l'éclat qui me séduit ?*

Idole brillante et sévère

*Dont le cœur aux amants ne s'est jamais livré,
Que ne puis-je un seul jour t'attirer sur la terre,
Te presser dans mes bras et mourir enivré ! »*

*Cet amour du poète attendrit l'inhumaine
Qui, délaissant pour lui le pavillon des cieux,
Descendit des hauteurs de la sphère lointaine,
Sous les traits d'une femme apparut à ses yeux.*

*« Tu possèdes l'objet que convoitait ton âme,
O mon amant, dis moi : lequel valait le mieux,
Le rayon de l'étoile ou le sein de la femme ? »*

Et l'homme répondit d'un accent soucieux :

*« J'ai perdu, je le crains (déception complète),
Ce pur rayon du ciel qu'invoquait mon désir ! »*

*« Et moi, répond la femme avec un grand soupir :
Hélas ! j'ai perdu mon poète ! »*

LORD LYTTON.

Traduit de l'Anglais par M. Odillon Barrot.



EN VENTE PARTOUT **Le Journal de la Beauté**

Le Numéro : 10 centimes

Grande gravure en couleurs : Modes, Nombreux dessins

Journal hebdomadaire des Dames et des Jeunes Filles

Amélioration et conservation de la beauté. Conseils et instructions pratiques. Soins de la peau, du corps, des mains, du visage, de la bouche, des dents, etc., etc.. La toilette féminine. Hygiène de la nourriture pour l'entretien de la beauté. Hygiène de tous les sports. L'élégance : robes manteaux, lingerie, coiffure, bijoux, etc.. Transformation de toilettes. La vie mondaine. L'élégance au théâtre et à la ville. P. trons découpés Ouvrages de dames Questions judiciaires. Romans, etc. etc.

La Librairie GARNIER FRÈRES, 6, rue des Saints-Pères, Paris, vient de mettre en vente quatre cartes sur lesquelles on pourra suivre les péripéties de la guerre hispano-américaine. Cette série comprend :

1° La Carte de l'île de Cuba, d'après les derniers documents, contenant en outre (en cartouches) la carte de l'Atlantique, le golfe du Mexique, la mer des Antilles, Cuba orographique et minéralogique et une carte de l'île de Puerto-Rico. Cette carte tirée en couleurs est vendue 2 francs.

2° États-Unis (partie orientale), une feuille coloriée. 0 50

3° États-Unis (partie occidentale), une feuille coloriée. 0 50

4° Amérique Centrale (Antilles, Colombie, Equateur et Vénézuéla), une feuille coloriée. 0 50

On peut se procurer ces cartes chez tous les libraires.

FUMEURS !

Ne fumez qu'un SEUL Papier à Cigarettes

« LE CYCLISTE »

G. AUBERT

165, rue de Paris. — Montreuil-sous-Bois (Seine)

Cahier à bout ambré et gommé
Cahier gommé — Fermoir inusable

LE DEMANDER CHEZ TOUS LES DÉBITANTS DE TABAC

LE VÉLO-ÉMAIL

est recherché par tous les cyclistes amoureux de leur machine; car, si vieille qu'elle soit, ce vernis lui rend le brillant et la nouveauté de sa prime jeunesse.

Nouvelle fontaine de Jouvence, le Vélo-Email est la providence des jeunes et vieilles bicyclettes. Se vend en flacons de j fr. 50. Par correspondance 2 fr. 10.

Aux Petits Docks du Commerce

12, rue Confort, LYON.

PHOEBE

Lanterne de Bicyclette portative
au Gaz Acétylène
Breveté S. G. D. G.

DUCREUX & MARTIN

CONSTRUCTEURS

47, Rue Montesquieu, LYON-GUILLOTIÈRE

Dépôt chez tous les Marchands de Bicyclettes de grandes marques

L'Hydropique et le Gabelou

On était au mois d'août; un soleil éblouissant, brillant, de mille feux, dardait ses rayons bienfaisants sur la campagne; les oiseaux, joyeux, voletaient de branche en branche, gazouillaient, remplissaient l'air de leurs chants d'amour. On suppose toujours que les oiseaux chantent l'amour; seuls, quelques écrivains grincheux prétendent que, lorsque les oiseaux piaillent, ils s'investissent; nous repoussons avec horreur cette hypothèse.

Donc la nature était en fête, les députés étaient en vacances, les ministres prenaient les eaux, les Français respiraient, pourtant un drame terrible se préparait... mais n'anticipons pas.

Par cette belle journée, sur la route poussiéreuse qui relie Charenton à Paris, un monsieur affligé d'un abdomen démesuré développé, s'avancit tranquillement, suant et soufflant, un monsieur respectable, chauve et décoré de l'Ordre du Mérite agricole.

C'est ainsi que, cheminant à petits pas, il arriva en face du bureau de l'octroi.

Sur la porte, se trouvait le gabelou Langitout qui, fidèle à sa consigne, examinait avec défiance les passants, les sondant du regard, enclin par profession à voir, dans chaque promeneur inoffensif, un agent des contrebandiers. Le gros monsieur allait franchir la barrière quand Langitout se planta devant lui et le fixa d'un œil soupçonneux.

— Qu'est-ce que vous cachez là-dedans? demanda-t-il en lui donnant une claque sur l'abdomen.

— Je vous prie de ne pas me taper sur le ventre, dit le gros monsieur froissé d'une pareille familiarité.

— Je taperai si je veux, dit le douanier, c'est mon droit; avez-vous quelque chose à déclarer?

— Rien, monsieur l'employé.

— C'est ce que nous allons voir; entrez dans le bureau que je vous visite.

Le gros monsieur intimidé, obéit.

— Je réitère ma question: qu'est-ce que vous portez là-dedans? reprit Langitout.

— Mais, monsieur l'employé, je ne porte rien, je vous assure.

— Allons donc! vous avez un trop gros ventre; cela n'est pas naturel.

Le douanier décrocha une sonde suspendue au mur.

— Qu'allez-vous faire? demanda le gros homme, effrayé.

— Vous sonder.

— N'en faites rien, c'est de l'eau!

— Enfin, vous avouez, de l'eau-de-vie sans doute?

— Non, monsieur, de l'eau, *aqua simplex*.

— Tâchez de ne pas m'insulter.

— C'est de l'eau, bien que je n'en boiv jamais: je suis hydropique.

Le douanier ricana:

— Hydropique! Je la connais celle-là, on ne me la fait plus.

Et brusquement, il plongea sa sonde dans le ventre du gros homme qui poussa un cri en tombant sur le plancher.

Un jet de liquide rougeâtre jaillit de la plaie.

Le douanier flaira la sonde, ce n'était pas de l'eau-de-vie; inquiet il appela du secours; on transporta l'hydropique à l'hôpital dans un état désespéré.

Le gabelou fut consigné à la disposition de la justice.

A partir de ce jour, Langitout dépérit. Le souvenir de son crime le hantait. Au fond, ce n'était pas un mauvais homme; il ne voulait pas la mort du contrebandier; loin de là, il comprenait son utilité; sans les fraudeurs, il n'y aurait pas besoin de douaniers

aussi regrettait-il amèrement sa méprise qui sans doute allait coûter la vie à l'innocent promeneur. Ses nuits étaient troublées par des cauchemars effrayants; des hydropiques, dont le ventre enflait à vue d'œil, dansaient devant lui des sarabandes fantastiques; il leur perceait le flanc et des jets de sang jaillissaient de tous côtés, l'inondant; alors, il se réveillait en poussant des cris.

En attendant les poursuites, il tournait au squelette.

Le mois de septembre touchait à sa fin; les feuilles jaunissaient et Langitout aussi; le soleil, un peu pâle, jetait sur la campagne une lumière indécise; Langitout, triste, debout devant la porte du bureau, regardait les passants d'un œil indifférent; tout à coup, il blêmit: un homme, un spectre, plutôt, s'avancit vers lui et semblait lui sourire. Horrible vision! Cet homme ressemblait trait pour trait à l'hydropique, mais à l'hydropique rajeuni, guilleret, ayant perdu son ventre. Le douanier demeura d'abord immobile, hypnotisé par l'effroi. Le spectre avançait toujours; éperdu, Langitout prit ses jambes à son cou et s'enfuit dans les champs. Le spectre se mit à sa poursuite; après une course échevelée, le revenant l'atteignit.

Langitout se jeta à ses genoux.

— Grâce! murmura-t-il d'une voix étranglée par la peur.

— Dans mes bras, mon sauveur! s'écria le gros homme, car c'était lui, et il embrassa le douanier sur les deux joues.

— Tous les médecins m'avaient condamné, reprit l'hydropique, vous m'avez guéri, je ne l'oublierai jamais!

Il releva le douanier, passa son bras sous le sien, lui raconta sa guérison, le dépit de la Faculté; un dîner arrosé de vins généreux scella la réconciliation.

Délivré de son cauchemar, Langitout retrouva sa bonne mine et redevint l'employé zélé qui faisait l'admiration de tous les gabelous du quartier. Enhardi par son succès, il menaçait de la sonde quiconque présenterait le moindre développement de formes qui lui paraissait suspect.

Une après-midi, qu'il était de faction, il vit s'avancer une jeune femme dont l'abdomen offrait un arrondissement qui lui sembla anormal.

Il l'arrêta:

— Vous n'avez rien à déclarer, demanda-t-il.

— Rien, monsieur.

— Pourquoi vous troublez-vous?

La jeune femme avait rougi.

— Obtempérez à ma question. Qu'est-ce que vous portez?

— Ce que je porte ne paie pas de droits, dit la jeune femme en baissant les yeux.

— Nous verrons; entrez au bureau que je vous fouille.

— Mais monsieur...

— Obéissez que je vous dis!

La jeune femme entra.

— Vous ne voulez pas déclarer ce que vous cachez?

— Mais... je ne cache rien...

— J'ai la berlue peut-être.

— Etant donné ma position...

— Votre position! Vous seriez la sœur du préfet de la Seine, vous devez déclarer. Êtes-vous hydropique?

— Non, monsieur.

— Quand vous le seriez, il n'y a pas de mal à cela; nous allons vérifier.

Le douanier prit une sonde et l'enfonça dans le ventre de la promeneuse.

Elle s'affaissa en poussant un cri de douleur.

Des employés accoururent et transportèrent la blessée sur un lit.

— C'est une hydropique dit Langitout, ce n'est rien; ça la guérira.

Erreur profonde ! La jeune femme était enceinte et elle expira dans d'atroces souffrances.

Langitout fut de nouveau mis à la disposition de la justice. On instruisit son affaire. Il fut poursuivi pour homicide par imprudence. Le procureur général, dans un réquisitoire foudroyant, demanda la tête de Langitout.

— L'avocat, dans une plaidoirie habile, objecta que son client ne pouvait être poursuivi pour homicide, mais seulement pour exercice illégal de la médecine.

— Non, messieurs ! s'écria-t-il, mon client n'est pas un assassin, c'est un bienfaiteur de l'humanité ! Nous avons fait appeler un témoin qui peut l'attester. Monsieur, dit-il en désignant le gros homme convoqué pour la circonstance, était atteint d'une hydropisie incurable, l'accusé l'a guéri à jamais. Encouragé par ce premier succès, il a voulu renouveler l'opération qui lui avait si bien réussi ; il s'est trompé de diagnostic, voilà tout ! Il a cru la jeune femme atteinte d'hydropisie, il n'a pas songé qu'elle était dans une position intéressante ; mais, messieurs, on ne songe pas à tout ! Il s'est dit : ou cette femme est hydropique et je la guérirai, ou elle cache de la contrebande et je la démasquerai. Qui peut l'en blâmer ? D'ailleurs, messieurs, il a reçu des félicitations de ses chefs hiérarchiques.

Si mon client était docteur en médecine, je serais le premier à vous demander un châtement exemplaire ; il s'est trompé, il a confondu grossièrement, mais cette faute lourde ne peut lui être imputée puisqu'il ignore jusqu'aux éléments les plus simples de l'art qu'honora Hippocrate. Eh ! messieurs, les plus grands médecins sont sujets à des erreurs de ce genre. Il n'y a rien qui ressemble plus à une femme hydropique qu'une femme enceinte ; la faute est excusable.

Non, messieurs, mon client ne peut pas être poursuivi pour homicide, même par imprudence, mais, uniquement, pour avoir pratiqué une opération chirurgicale sans être diplômé.

Vous ne retiendrez que ce chef et je demande toute votre indulgence.

La cour, après avoir délibéré, adopta les conclusions de l'avocat, ne maintint que le délit d'exercice illégal de la médecine et condamna Langitout à cinq francs d'amende avec application de la loi Bérenger.

Eugène FOURRIER.

CONCOURS POÉTIQUE GRATUIT

La *Revue Stéphanoise* ouvre un concours gratuit de sonnets. Sous le titre général : *Nos frères inférieurs*, il conviendra de choisir pour sujet l'animal préféré et d'en écrire l'éloge.

Ce concours est donné sous le haut patronage de la *Société protectrice des animaux*, qui décernera aux lauréats des médailles de vermeil et d'argent gravées à leur nom.

Un numéro spécimen de la *Revue Stéphanoise* est adressé gratuitement contre demande au directeur, M. Léon Merlin, 12, rue César Bertholon, à St-Etienne (Loire).

LIBRE CHRONIQUE

L'étranger, jaloux du succès colossal qui se dessine en faveur de notre future Exposition, ne sait qu'imaginer pour lui faire échec... et la rendre inabordable.

C'est ainsi qu'on annonce de Bucarest, où règne un Hohenzollern, parent de notre ennemi intime, Guillaume de Prusse, ne l'oublions pas, qu'un facteur d'instruments de musique roumain construit, actuellement, et destine à notre grande Foire universelle de 1900, un piano-orgue muni de résonnateurs électriques d'un système encore inconnu, mais dont la puissance donne aux notes une intensité six ou huit mille fois plus forte et dont on entendra le son à la distance de neuf kilomètres.

Supposez, ce qui est malheureusement à redouter, que ce terrifiant engin décharge de la musique de Wagner ! et vous vous imaginez facilement les ravages qu'il exercera, non seulement dans Paris, mais jusque dans sa grande banlieue, devenus absolument inhabitables.

Toutefois, le comité d'organisation de l'Exposition, menacée par ce fléau, a encore deux ans devant lui pour prendre les mesures défensives que comporte l'éventualité d'un pareil cataclysme ; et nous aimons à croire qu'il comprendra toute l'étendue de ses devoirs.

Le premier consistera à reléguer ce piano-monstre hors du périmètre de l'Exposition dans l'hémicycle du Palais-Bou...can où il y a tant de gens qui font la bête pour avoir du son.

Ces résonnateurs seront, du reste, employés également en 1900 avec le grand phonographe auquel travaille Edison et pourra être distinctement entendu, en plein air, par douze ou quinze mille personnes à la fois.

Ah ! les Américains se vengent cruellement de nos sympathies pour l'Espagne ! et comme ce phonographe-monstre, c'est le mot, ne peut moins faire que d'enregistrer et de reproduire à la quinze millième puissance tous les échos, tous les bruits, aussitôt démentis, tous les canards couvés et mis en circulation par la guerre hispano-américaine, qui battra probablement son plein (le dos) en 1900, vous pensez si nos médecins-aliénistes ont du travail sur la planche.

La portée acoustique du phonographe atteindra dix kilomètres, dans les circonstances les plus favorables.

Favorables, pour qui ? pas pour les auditeurs, je suppose.

Il s'agit évidemment, en l'espèce — comme on dit dans la basoche — de circonstances favorables à l'extension d'une des principales branches du commerce d'exportation des Etats-Unis.

Pour se garantir le tympan contre les agressions de ce phonographe calamiteux,

MANDOLINE IL N'Y A QU'UNE **BONNE mandoline**, c'est la **MANDOLINE** napolitaine de **RICCI**, la plus élégante et la plus harmonieuse de toutes. Défie toute concurrence loyale. Envoyée franco avec son médiateur et méthode pour l'apprendre en quinze jours. Prix : 20 fr. Adresser timbres ou mandat à M. LE DIRECTEUR DU COMPTOIR DES VENTES. Rue Saint-Pantaléon. 3, TOULOUSE.

GAVOTTE-LUCIE

L'éditeur Fromont vient de publier *Gavotte-Lucie*, une œuvre charmante de SAINT-GEORGES D'ESTREZ.

La Gavotte est dédiée à M^{lle} Lucie Faure, qui a bien voulu l'agréer, et elle est écrite pour piano. — C'est une œuvre d'un rythme gracieux, facile et d'un caractère agréablement archaïque. Elle porte l'inspiration du temps joyeux de nos aïeules.

M. Saint-Georges d'Estrez n'en est pas à son coup d'essai. Nous avons eu de lui plusieurs compositions véritablement charmantes.

Spécialité de Cafés verts et torréfiés

IMPORTATION DIRECTE
Recommandé par sa finesse et son arôme
RENOUVELÉ CHAQUE JOUR

Conserves de 1^{er} Choix
Prix spéciaux pour CAFETIERS et EPICIERS

H. MARMET, 40, Rue Paul-Bert
DÉPOT GÉNÉRAL

Typographie et Lithographie

J. GALLET

2, Rue de la Poulallerie, 2

LYON

VENISE HOTEL D'ITALIE, BAUER
Maison de premier ordre, sur le Grand Canal, tout près de la place Saint-Marc, 200 chambres. Réputation universelle. Grand Restaurant. Rendez-vous de tous les Etrangers.

Jules GRUNWALD, sen. prop.

Demandez
partout

LE THE DES MANDARINS

Qualité
Supérieure

35^e année — 1898

Annuaire des Commerçants ET FABRICANTS

De Paris, Seine, Eure-et-Loire, Loiret, Oise, Seine-Inférieure,
Seine-et-Marne, Seine-et-Oise.

300,000 adresses — 2,800 pages environ

Contenant les adresses des Commerçants, Industriels, Commissionnaires, Officiers ministériels, Hôtels, Cafés, etc.; les renseignements utiles, marchés, postes, indicateurs des rues de Paris, etc.; des renseignements généraux et indispensables sur chaque localité et une liste des maisons recommandées des autres départements et de l'étranger.

Prix du volume relié : Paris, 5 fr. — Département, 6,50
Etranger, 7,50

H. LAHURE, éditeur

PARIS — 9, rue de Fleurus, 9 — PARIS

AVIS AUX BUREAUX DE TABACS

Poches à Tabac offertes gratuitement

4.000 poches petit ou grand modèle, rendues franco pour 2 fr. 85 et nous vous adressons à titre gracieux pour trois francs de marchandise de vente facile, spéciale pour bureaux de tabacs, ce qui fait que les poches NE VOUS COUTENT RIEN. C'est avec raison que nous annonçons « Poches à tabac offertes gratuitement. » — Adresser timbres ou mandats-poste au COMPTOIR DES VENTES, rue Saint-Pantaléon, 3, TOULOUSE.

CINÉMATOGRAPHES ANIMÉS. C'est la photographie du mouvement et de la vie. Le jouet le plus scientifique, le plus original et le plus amusant qui ait paru à ce jour. Cinématographe breloque pour montre, tableaux amusants, Prix : 1 fr. 60. Cinématographe feuillet-graphe illusion, prix : 0 fr. 60. Cinématographe feuillet-graphe en couleur, prix : 0 fr. 70. Adresser timbres ou mandat à M. LE DIRECTEUR DU COMPTOIR DES VENTES, Rue Saint-Pantaléon, 3, TOULOUSE.

NEURALGIES NEVROSES MAUX DE TÊTE

Vous tous qui souffrez de migraines, névralgies, maux de tête, prenez des « Dragées antinévralgiques des RR. PP. Prémontés », vous verrez votre malaise disparaître comme par enchantement et vous vous fortifierez en même temps l'estomac. L'extrait de quinquina jaune titré, qui forme la base de ces dragées, remplace avantageusement le vin de quinquina. L'éloge de ce médicament n'est plus à faire. Son grand débit le recommande au public.

VENTE EN GROS

Pharmacie BERTRAND Aîné, Françon, Successeur

21, Place Bellecour, 21

Envoi franco contre 3 francs, timbres ou mandat

Vente au détail dans toutes les
bonnes Pharmacies

les parisiens, ainsi que leurs innombrables visiteurs, devront se calfeutrer soigneusement la trompe d'Eustache avec un produit éminemment américain; littéralement : se boucher les oreilles.

Et je vous laisse à calculer la hausse, qui va en résulter, sur le coton!

FRANC-SILLON.

COURSES DE CHARBONNIÈRES

Le Comité vient d'arrêter le programme des courses qui auront lieu le 10 juillet et attribuée aux vainqueurs 1.500 fr. de prix. Le programme comprend des courses plates, attelées, steeple et courses de haies.

La Société des courses de Charbonnières ayant acquis un lot de jolis ânes, a décidé de le mettre en vente après la réunion des courses, les conditions de prix seront indiquées au programme.

Les engagements sont reçus jusqu'au 6 juillet chez M. le docteur Girard, Charbonnières et à l'Agence Fournier, à Lyon, 14, rue Confort.

Les souscriptions sont reçues aux mêmes adresses; moyennant 10 fr., tout sociétaire a droit à quatre cartes de pesage de 5 fr.

JOHN BULL EN FRANCE

(Suite)

Alors papa s'est mis en colère et lui a dit :

— Trouves en un mieux.

Alors elle l'épouse tout de même, mais elle ne l'aime pas : vous savez, c'est qu'elle est joliment grincheuse, Marguerite. Il en verra de grises, tant pis pour lui.

On va me faire une roberose. Je crois que le rose ira à mon teint, n'est-ce pas M. Vivian ?

— Je le crois aussi.

M. Verneuil arriva, cramoisi, suant, radieux.

— Sapristi !! je vous ai oublié.

Je réponds, comme de juste, que cela ne fait rien.

Mademoiselle Titi m'a donné une leçon de conversation française.

— Eh bien ! Titi, et les horloges ?

J'en ai fait une et demie papa. Tu es allé aux renseignements ?

— Ah !! fait M. Verneuil tout à fait réjoui, j'ai le plaisir de vous annoncer un événement heureux, hum, très heureux, le mariage de ma fille aînée avec M. Gondoville.

Je marmotte des félicitations.

— Allons, mon jeune ami, travaillons. Titi, laisse ton nez. La famille, voyez-vous... Et M. Verneuil se lance dans sa tirade favorite sur la famille.

VI.

Un roman français au XIX^e siècle

En l'honneur de l'heureux événement! Mme Verneuil invite Mme Charles Verneuil, sa belle-sœur, l'instigatrice du mariage, son fils le notaire, M. Gondoville le futur,

enfin votre très humble serviteur à faire une partie de plaisir à la campagne. Maintenant, apprenez, lecteur, qu'une partie de plaisir consiste à s'en aller à un endroit très laid par un temps très désagréable dans une voiture très petite où on s'entasse tant bien que mal. Puis on s'assied sur l'herbe mouillée; on boit de l'eau sale dans un verre pas propre. On manque de se faire éventrer par quelque vache effarée, enfin on attrape un orage, complément classique de toute partie classique. Alors pourquoi les prairies de Meudon, les chemins de Sèvres et les allées de Trianon sont-ils encombrés d'individus cramoisis, poussiéreux, essouffés qui consacrent le repos dominical à arpenter la banlieue ? Parce que le Parisien, après s'être exténué pendant six jours, éprouve le besoin de s'éreinter le septième : parce que, si tous les dimanches soirs, il rentre fatigué et maussade en s'écriant : « Dimanche prochain, nous ne recommençons pas; voilà assez d'ennui pour un jour; tous les dimanches matins, il se dit : « Ce serait gentil d'aller à la campagne par le train. » Et il prend le train, et il se fatigue, et il se redit : « En voilà assez » et il recommence, et cela dure tout l'été. Mais pardonnez cette digression, et revenons à la partie de plaisir à laquelle les Verneuil m'avaient convié. Le véhicule est un confortable landau à quatre places (nous ne sommes que dix).

M. Gondoville, le notaire et moi, nous sommes forcés d'aller à pied.

Pour charmer la route, M. Gondoville va nous faire des confidences que nul ne lui demande.

— J'ai été à Jouy quatorze fois l'année dernière et votre sœur est venue cinq fois; j'ai souvent vu votre sœur et d'après la manière dont votre mère m'accueillait je pensais que Mme Verneuil ne m'invitait pas à dîner pendant six mois pour me coller une nièce qui n'a presque pas de dot; vraiment je n'ai pas trouvé ça gentil.

— Cependant vous n'êtes pas à plaindre, elle est jolie votre fiancée, observe le notaire.

— Trop maigre, la fille et la dot. Si vous la voulez, vous savez, je n'y tiens pas plus que ça.

— Pourquoi la prenez-vous ?

— Mais je ne la prends pas, fait avec désespoir M. Gondoville, on me la colle; c'est votre mère, Verneuil. Ah ! elle est ficelle. Elle m'accueille à bras ouverts et elle a une fille à deux cent mille francs de dot. Je me jette dans ses bras (ceux de la mère), je fais danser la fille, je glisse des allusions, ça a l'air de mordre, je songeais à lancer ma demande lorsque Mme Charles Verneuil m'offre... sa nièce ! ! c'est toujours de la famille. Je n'ose pas dire non, et je suis pincé ! Ah ! Mme Verneuil a fait un fameux coup, elle marie sa nièce, et elle m'empêche d'épouser sa fille sans avoir l'ennui de me renvoyer, ce qui serait se brouiller avec mon oncle, très influent au ministère des finances.

— Mais pourquoi, demandai-je naïvement, pourquoi Mme Charles Verneuil ne voulait-elle pas que vous épousiez sa fille tandis qu'elle vous offrait sa nièce ?

M. Gondoville me regarde d'un air qui dit clairement :

— Sont-ils bêtes, ces anglais !

Et il me répond :

— Pourquoi ? Parce que Mme Verneuil cherche quelque millionnaire qui doublera la fortune de sa fille. Quant à Mlle Marguerite, ma future, elle a peu de dot, et je suis une occasion inespérée, mais c'est moi qui paie les pots cassés.

O civilisation ! il fut un temps où le père d'une demoiselle à marier pourfendait le prétendu qui lui déplaisait ou bien le faisait coudre proprement dans un sac, moyen

d'empêcher les billets doux : maintenant on a trouvé une mesure moins violente pour se débarrasser d'un gendre qui vous gêne : on lui fait épouser sa nièce. Voilà un délicat raffinement tout dix-neuvième siècle.

La route que nous avons suivie se résume à ceci : une petite maison avec une petite tonnelle, un carré de choux et un tas de pierres alternant indéfiniment. A Jouy, il y a moins de choux et plus de cabarets ; c'est à la porte d'un de ces établissements que nous découvrons le reste de la société échoué sur un banc. Nous nous acheminons vers un petit chemin creux avec un fossé à sec d'un côté et un tas de pierres de l'autre, un véritable endroit à partie, rien n'y manque ; il y a une petite mare derrière le fossé et un tas de fumier tout à côté, plus un petit pré vert et une petite vache noire. Nous nous installons mi-partie dans le fossé, mi-partie sur le tas de pierres.

— Comme on respire un bon air de campagne ! observe Mme Verneuil.

— C'est dur ces pierres, fait M. Verneuil.

— Pas si dur que cette terre, dit miss Titi.

— Si nous *five o'clocks* ? propose Mme Verneuil. (Nous appelons notre thé de cinq heures *five o'clock tea*, aussi les français très chics disent-ils *five o'clocker* pour goûter.)

Donc nous *five o'clocks*, puis nous risquons une petite promenade dans le chemin. Mlle Verneuil déchire sa jupe et reçoit un savon de sa mère *sotta voce*. M. Verneuil qui aime à professer va nous donner un aperçu de l'éducation en famille.

— Tiens, Titi, regarde ce chène, voilà du gui, quel peuple vénérât le gui ?

— Les Chinois, répond instantanément Titi.

— Mais non tu confonds : elle le sait très bien, dit M. Verneuil à la galerie.

— Les Romains, alors, papa ?

— Non, les Gau...

... lois, s'écrie Titi.

— Tu vois bien que tu le sais ! (avec un orgueil paternel bien légitime.)

— Qu'en faisaient-ils ?

— Ils le donnaient à manger aux poules, répond triomphalement la jeune élève.

M. Verneuil prend l'air furieux : nous allons avoir une petite scène de famille.

— Elle ne sait rien, c'est un âne, Titi commence à pleurnicher, Mme Verneuil s'interpose.

— Elle apprend très gentiment, seulement elle est intimidée.

— Non, c'est pas vrai, je ne suis pas intimidée, c'est papa qui m'a dit ça, fait Titi.

— Bon ! à présent c'est moi ! hurle M. Verneuil furibond ; jamais je n'ai rien vu de si stupide que cette enfant. Ses sœurs étaient diablement bêtes, mais elle l'est beaucoup plus, beaucoup plus, répète M. Verneuil avec emphase.

Ses quatre filles prennent l'air grognon et nous errons dans le petit chemin jusqu'au moment où commence l'averse traditionnelle. On remballé les dames, et les messieurs repartent à pied.

Enfin ! sauvés, merci mon Dieu !! la partie est finie et nous voilà à la porte des Verneuil : nous échangeons des poignées de main (les dames d'un côté, les messieurs de l'autre), nous remercions de la délicieuse journée qui vient de s'écouler.

Et chacun s'en fut se coucher.

VII

Le Brevet d'incapacité

La ville de Versailles est, Dieu me pardonne! presque animée!! Sur le boulevard, un groupe de dames gesticulent ; j'ai rencontré une quantité de jeunes filles rue Hoche, et il y a foule rue Duplessis. Que se passe-t-il? Serait-ce jour de grandes eaux?

Mais non? c'est aujourd'hui mercredi. Serait-ce la foire? Pas davantage. J'y suis : c'est la première communion. Encore non ; la première communion s'est faite le 11 juin, et nous sommes au 3 juillet. Ma foi! je donne ma langue aux chiens et je gagne la rue Saint-Pierre. Tout à coup je suis bousculé par une honnête famille qui sort de la Préfecture en criant très haut. C'est la famille Verneuil!!! Les deux demoiselles Verneuil restantes (au mois de juin a eu lieu le mariage du n° 1). Miss Titi et leur respectable mère.

— « Elle a eu 8 pour sa narration!!! » me crie Mme Verneuil.

Et v'là! me voilà cerné par un groupe de dames qui parlent toutes à la fois.

— « Quel est le sujet de la narration? » demande quelqu'un.

— « Le début de Jeanne était si original! hurle Mme B..., une amie de Verneuil : « on me demande quel est l'auteur que je préfère » c'est très original, n'est-ce pas M. Roughton? »

« Et ma fille n'a manqué qu'un problème! l'autre était presque juste!! » fait avec orgueil une grosse dame rougeaude.

— « Quand ma fille a passé, elle a eu 9 pour sa narration, déclare une autre matrone. C'était sur les cuirs — ou les croisées. »

Peut-être, lecteur, vous demandez-vous la cause de cette exaltation? Mais ce sont les « examens. »

En France, toute demoiselle bien élevée touche du piano et a passé son brevet de capacité (???) Or, le brevet de capacité (???) est une des grandes distractions versaillaises. Cela dure du lundi au vendredi : lundi et mardi — examens écrits — mercredi et jeudi — examens oraux. — Or, c'est aujourd'hui que commencent les examens oraux. On lit sur le programme : « Les examens oraux ne sont pas publics. » Et c'est pour cette raison précise que toute la ville encombre les salles de la Préfecture pour « les voir passer. » Il y a, outre les candidates, les mères des candidates, leurs tantes, leurs pères, leurs oncles, leurs frères, leurs cousins ; il y a des candidates passées, présentes et futures, il y a des bébés sur le bras de leur nourrice, enfin c'est un spectacle animé et gratis qui réjouit les populations versaillaises.

La salle des examens est une vaste salle dont le fond est occupé par une estrade sur laquelle est placée une grande table, un tableau noir, le tout flanqué de deux examinateurs.

Il existe quatre espèces d'examineurs. L'examineur timide qui n'ose refuser personne. L'examineur hargneux qui tient expressément à ce qu'un chat soit un chat ; qui pose des questions précises et veut absolument que la candidate sache sa table de multiplication. Ce monsieur est la terreur des mères.

L'examineur bon enfant est, en général gras, frais, bien rasé ; sa bienveillance est si grande qu'il répond lui-même aux questions qu'il pose. C'est lui qui déclare aux institutrices qu'elles ont des élèves remarquables ; aussi il est presque adoré par les demoiselles.

L'examineur ramolli est tout à fait adoré ; il a appris une série de douze questions qu'il demande invariablement tous les ans : aussi, il est un grand nombre de jeunes filles qui n'apprennent que ces douze questions ; celles qui se servent du même livre que l'examineur ont une petite supériorité sur les autres.

L'examineur ramolli a dans sa série deux questions drôlatiques.

1° Quel est le plus petit nombre de deux de deux chiffres? — 10 —

« De trois chiffres? — 100 —
« De quatre chiffres? — 1000 —

A LA GRANDE MAISON

SUCCURSALE

DE LYON

Place de la République

VÊTEMENTS

Tout faits et sur mesure

CHAPELLERIE - CHAUSSURES

Chemises, Cravates

GANTS



VOULEZ-VOUS un Porte-Monnaie

Solide et Pratique, achetez le **TANNEUR** (sans couture) à Lyon-Echo, r. de la République, 61. FRANCO POSTE: en veau russe 2.45; en maroquin 1.95. Vente en gros : BONNARDEL, tanneur, LYON.



VOULEZ-VOUS une Serviette

une Sacoche de voyage, un Carriol de chasse, une Sacoche de bicyclette sans couture (même fabrication que le porte-monnaie Le Tanneur), véritables solides et pratiques, achetez ces articles au **SANS COUTURE**, 61, r. de la République, Lyon. Vente en gros : C. BONNARDEL, tanneur, Lyon.

MONOLOGUES DE SALON

on est souvent embarrassé pour le choix de monologues à réciter dans les salons ou réunions de familles. Nous avons comblé cette lacune et offrons au public aux prix réduits suivants : 12 monologues assortis pour jeunes gens au lieu de 6 fr., prix : 3 fr. 50 ; 12 monologues assortis pour jeunes filles, au lieu de 6 fr., prix 3 fr. 50. Une série de pantomimes jeunes gens ou demoiselles, prix : 1 fr. Adresser timbres ou mandats à M. LE DIRECTEUR DU COMPTOIR DES VENTES, Rue Saint-Pantaléon, 3, TOULOUSE.

ÉLECTRICITÉ

Installation de Sonneries électriques, Téléphone, Porte-voix, Appareils électriques de sûreté contre les malfaiteurs

PARATONNERRES LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

Pose soignée — Prix avantageux

FOURNITURE DE TOUS APPAREILS ÉLECTRIQUES ET Téléphones de RÉSEAU, ETC.

Maison CHOLLET et REZARD

CHOLLET, Succr

10, rue Bellecordière et rue Tupin, 28

LYON

LE LIVRE D'OR de l'Exposition Universelle de Lyon 1894
AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON



ASTHME ET CATARRHE guéris par les **CIGARETTES ESPIC** ou la Poudre

OPPRESSIONS, TOUX, RHUMES, NEURALGIES, MIGRAINES, etc. Vente en gros : 20, rue de Valenciennes, Paris. EXIGER LA SIGNATURE OBLIGATOIRE SUR CHAQUE CIGARETTE.

2° « Ecrivez onze mille onze cent onze? »
— 12.100 —

Toutes les demoiselles versaillaises savent écrire onze mille onze cent onze.

Enfin la quatrième et dernière espèce d'examineur est l'examineur moqueur qui pose des questions saugrenues et ne s'inquiète pas de savoir si la jeune fille sait quelque chose, mais si elle a de l'aplomb.

Comme le sexe faible est fort amplement pourvu de cette qualité, l'examineur n'a jamais personne à refuser.

Après avoir assisté aux réponses brillantes d'un certain nombre de jeunes filles qui ne savaient absolument rien, j'allais me retirer lorsque Mme B... vint m'aborder :

« Avez-vous vu comme Jeanne a écrit d'emblée onze mille onze cent onze? Et si vous saviez comme le début de sa narration était original!! On me demande l'auteur que je... »

Ici un brave homme réjouit avec l'accent alsacien (du type de l'examineur jovial) aborda Mme B... :

— Matame, che fous félicide; Matemoiselle fodre fille a admirablement bien répondu, elle aurait été première... si on avait tonné tes places.

Ayant salué Mme B..., le docte examinateur accosta Mme Verneuil :

— Matame, matemoiselle fodre fille aurait été première... si on avait tonné tes places.

Puis il passa à une autre mère :

— Matame, matemoiselle fodre fille aurait été première... si on avait tonné tes places.

Cependant il y avait un mouvement dans le couloir; le flot des Versaillais montait et la poussée avait lieu dans le sens de la salle, bientôt je me trouvai aplati contre la porte par un groupe de demoiselles qui criaient à tue-tête. Soudain ces mots magiques éclatèrent :

— Résultat des examens!

Et un silence solennel s'établit. Après quelques instants d'attente, la voix grave du président de la commission prononça ces mots :

— Tout le monde est reçu.

Cela n'étonna personne, car tout le monde est toujours reçu : et patati, patata, on recommença à pérorer, mais cette fois je pus fuir la cohue étant tout à fait pénétré d'admiration pour le brevet de capacité.

(A suivre).

John SMITH.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du numéro 2152 du 25 Juin 1898.

Chroniques : *Courrier de Paris*, par Pierre Véron. — *Les Salons de 1898*, par O. Merson. — *L'esprit guerrier aux Etats-Unis*, par V. Gribayédoïf. — *Voyage du capitaine Bertrand au pays des Ba-Rotsi*. — *Exposition internationale d'automobiles*, par Auguste Wimille. — *Semaine scientifique*, par Servet de Bonnières. — *L'exposition de 1900 — Nouvelle: Madame la Receveuse*, par Jules Laforgue. — *Variété: Un précurseur de Vacher*, par G. Lenôtre. — *La vie sous les armes*, par le lieutenant Z. — *Théâtres*, par H. Lemaire.

Explication des gravures, Echecs, Rébus, Récréations, Revue comique, Caricature à l'Etranger, Sport, Monde financier, Bibliographie, Véloupédie, etc. etc.

Le numéro : 50 centimes.

L'AMI DU CHANTEUR

Rédacteur en chef: Henri Hazart

Numéro du 17 juin 1898.

La Révolte des jouteurs, André Jurénil. — *Alexandre Desrousseaux*. — *Les deux haricots*, monologue, E. Pégi. — *Pinsonnette*, parole de Marc Anfosse, musique d'Abel Pagès. — *Reine du monde*, Maurice Boukay et Marcel Legay. — *Le Bâton de Vieillesse*, Delange. — Bibliothèque musicale : *La Mascotte*. — *Concours de chansons*. — *Deux vrais Gaffeurs* : Gerny. — *Chanson morale*, Antignac.

Le Numéro : Dix Centimes; Abonnements : un an : 6 francs; six mois : 3 fr. 50; H. GEOFFROY, éditeur, boulevard Saint-Germain, 222, Paris.

LE PETIT POÈTE

Journal ouvert à tous les Poètes

Paris, 10, rue Tiquetonne. — Nice, 21, rue d'Angleterre.

Gustave Tillé (avec un portrait), *Auguste Anglès*. Partie d'échecs (jouée à Lyon et mise en vers avec la notation usuelle), *Léon Bertrand*. — *Snob Jean Tranchant*. — *Fluac nec Mergitur*, Ch. Anglès. — *Ballade des lèvres*, *Solange d'Ardayaire*. — Sur l'aile du rêve, *Léonce Girard*. — *L'alliance*, P. Niche. — *La Muse Provençale*. — *Bibliographie*. — *Echos*. — *Note gaie*, etc.

En vente à Lyon, chez Heine, 4, rue Victor-Hugo.

L'EUROPE ARTISTE

Sommaire du 18 juin 1898

Silhouettes contemporaines : M. Samuel Rousseau, Jactal. — *Soirées parisiennes*, L. Garnier et Jactal. — *Semaine théâtrale*, Troiscoups. — *Courrier Parisien*, L. Claverie. — *Le théâtre à travers les âges*, L. Grédelue. — *Concerts et auditions*, L. Grédelue. — *Les Livres*, L. Lenglet.

Variétés, Correspondance : En province, A l'étranger. — *Echos*; *Informations*; *Causerie médicale*, D^r Barnave.

Bureaux : 58, rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris.

JOURNAL DE LA BEAUTÉ

Journal des Dames et des Jeunes Filles,

Paraît tous les mardis.

Le numéro : 10 centimes.

Rédaction et Administration

Paris, 34, rue de Lille, Paris.

CONCERT DE L'HORLOGE

Cours Lafayette, 137-145.

Troupe de premier ordre : La petite Fernande dans les meilleures chansons de son répertoire. — J. Mévisto; Pippot; J. Dufort. — Mmes Rosensteel, Elvire, etc., etc.

CONCERT des AMBASSADEURS

Brasserie des Chemins de fer. Cours du Midi

Tous les soirs à 8 h. 1/2, Grands concerts de familles. — Spectacle varié. — Attractions diverses. *Entrée libre*.

CHARBONNIÈRES-les-BAINS

Saison thermale du 1^{er} mai au 15 octobre. Etablissement thermal de premier ordre. Eaux ferrugineuses. Vastes piscines de na-

tation. — *Casino* tous les soirs, orchestre de 32 musiciens, sous la direction de M. Jouberti, chef d'orchestre. Jeudis, dimanches et fêtes, deux grands concerts à 3 h. et 7 h. — *Tir aux pigeons*. Représentations théâtrales à partir du 10 juillet. — Nombreux trains à la gare Saint-Paul.

LA PHOTOGRAPHIE VIVANTE

PAR LE CINÉMATOGRAPHE "LUMIERE"

1, rue de la République, (près du Grand-Théâtre)

AVIS. — Le vrai Cinématographe Lumière est visible seulement 1, rue de la République, près du Grand-Théâtre, et n'a pas de succursale à Lyon.

Photographie des Couleurs en Relief

Une remarquable série de douze photographies en couleurs en relief, est visible dans le local du Cinématographe tous les jours de dix heures du matin à midi et de deux à six heures du soir.

Prix d'entrée : 50 centimes.

Les séances de *Photographie animée* ont lieu seulement tous les soirs de huit à onze heures. Voici la liste des vues :

1. — *Les maçons*. — 2. *Régates militaires en Autriche aller*. — 3. *Régates litaires en Autriche (retour)*. — 4. *Duel au pistolet : Exercice des pompiers à Lyon*. — 5. *Sortie I*. — 6. *Exercice des lances II*. — 7. *Montage des Echelles III*. — 8. *Manœuvre aux échelles IV*.

Prix d'entrée : 0 fr. 50

Revue Financière Hebdomadaire

Malgré le ralentissement des transactions, le marché fait preuve de fermeté; ce sont surtout les demandes du comptant qui soutiennent les cours.

Le 3 0/0 se traite à 102,55; le 3 1/2 0/0 à 106,42.

Le Crédit Foncier se négocie à 672; le Crédit Lyonnais à 842; le Comptoir National d'Escompte à 585 et la Société Générale à 531. La Banque spéciale des valeurs industrielles s'est avancée à 179 et 180.

Le Suez en grande hausse cote 3680.

Les fonds étrangers sont sans changement, l'emprunt Roumain 4 0/0 amortissable fait exception et s'avance à 93,50.

Au Comptant, les obligations Ville de Paris 1886 ont des demandes suivies à 403 et 404.

Les obligations de la Compagnie des Chemins Ethiopiens sont recherchées à 325.

La Compagnie Générale des Travaux d'Éclairage et de Force (anciens établissements Clemençon) se négocie à 550.

L'ASSURANCE SUR LA VIE

La Nationale (Vie) sert annuellement plus de 16 millions 1/2 d'arrérages, à ses rentiers viagers. Le paiement de ces arrérages se fait gratuitement soit au siège social, 18, rue du Quatre-Septembre, à Paris, soit dans les Agences Générales établies dans tous les arrondissements de France, soit encore par correspondance.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

EXTRA-VIOLETTE

Véritable et suave Parfum
DE LA VIOLETTE

Violet

AMBRE ROYAL

Nouveau Parfum extra-fin.

Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

SEUL INVENTEUR DU

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

LE FLORIGENE

ENGRAIS CHIMIQUE SOLUBLE

Pour la culture des Fleurs et des Plantes d'appartements

PRIX DES BOITES, avec le Mode d'emploi : 1 fr. et 1 fr. 75

DÉPÔT GÉNÉRAL : PETITS DOCKS DU COMMERCE, 2, rue Co-d'Orl. — LYON